



(in)cohérences et anaphores

Anne Reboul

► To cite this version:

Anne Reboul. (in)cohérences et anaphores: Mythes et réalités. Relations anaphoriques et (in)cohérences, Rodopi, pp.297-314, 1997. halshs-00003797

HAL Id: halshs-00003797

<https://shs.hal.science/halshs-00003797>

Submitted on 2 Feb 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

(In)cohérence et anaphore : mythes et réalités¹

Anne Reboul
C.R.I.N.-C.N.R.S. & I.N.R.I.A.-Lorraine

Abstract □ Traditionnellement, les notions de cohérence et d'anaphore sont liées. De nombreux travaux en grammaire fonctionnelle ont eu pour but de montrer que l'anaphore constitue, en quelque sorte, la marque linguistique de la cohérence. Le problème, récemment dégagé en tant que tel, des référents évolutifs semble leur donner raison :

- (1) Prenez un poulet. Tuez-le, préparez-le pour le four, coupez-le en quatre et rôtissez-le avec du thym pendant une heure.

Ces exemples suggèrent une hypothèse séduisante selon laquelle l'identité du référent tout au long de la chaîne référentielle est une illusion, un effet interprétatif produit par la cohérence discursive.

Cependant d'autres exemples, comme (2), viennent s'inscrire en faux contre l'hypothèse d'un lien fondamental entre anaphore et cohérence :

- (2) Jean a acheté une vache. *Elle* est rousse comme un écureuil. *Il* vit dans la forêt et hiberne l'hiver. *Il* est très froid dans la région.

Il y a un type de corpus qui semble permettre de jeter une lumière sur les liens réels entre anaphore et cohérence : ce sont les textes produits par des autistes intégrés linguistiquement. Ces textes ont, en effet, pour caractéristiques principales une gestion passablement aberrante des chaînes référentielles et une assez forte incohérence, i.e. un déficit quant à la cohérence et à l'anaphore. Une spécialiste de l'autisme, le Dr. Happé, commente de la façon suivante ce type de textes : ils sont "parfois difficiles à suivre, de façon peut-être significative : il y a par exemple des changements de sujet qui ne vont pas de soi pour le lecteur". Si l'on sait que l'hypothèse dominante à l'heure actuelle sur le déficit autistique est précisément l'incapacité à appréhender les croyances et les connaissances de l'autre, on voit que le lien, tant avec l'anaphore qu'avec la cohérence, est important.

Dans cet article, je défendrai l'hypothèse, en m'appuyant sur des exemples tirés de textes d'autistes mais aussi sur des exemples tirés de textes "normaux", que ni l'anaphore, ni la cohérence ne sont des notions autonomes ou primitives, mais qu'elles sont plutôt le résultat -et la manifestation linguistique en ce qui concerne l'anaphore- de la gestion par le locuteur de ce qui est mutuellement manifeste.

Mots-clé □ anaphore, cohésion, cohérence, accessibilité, pertinence, autisme

1. Introduction

Les notions d'anaphore et de cohérence sont souvent considérées comme liées, l'anaphore étant une marque linguistique de la cohérence d'un discours, et la cohérence permettant l'attribution d'antécédents, voire de référents aux termes anaphoriques. Dans la suite de cet article, je considérerai, de façon peu révolutionnaire, que les marques linguistiques de la cohérence relèvent de la cohésion : on remarquera que, si l'anaphore est une des principales composantes de la cohésion, ce n'est pas la seule et qu'il faut lui

¹ Je voudrais d'emblée indiquer ici ma dette à l'égard de Regina Blass et de son excellent article "Cohesion, coherence and relevance". Je ne l'ai pas directement utilisé dans ce qui suit, mais il est, depuis que j'en ai eu connaissance, une source de réflexion. Il est très certainement aujourd'hui l'inspiration de mon article. Pour autant, toutes les erreurs qui peuvent apparaître ici sont de ma responsabilité.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.
 adjoindre les ellipses et les connecteurs. Pour autant, je parlerai principalement ici des anaphores dites discursives, qu'elles soient nominales ou pronominales.

Mon but est d'abord de montrer que la notion de *cohérence*, comme celles de *discours*, de *dialogue* ou de *cohésion*, n'a pas le pouvoir qu'on lui prête et ce pour plusieurs raisons²

- (i) la cohérence ne peut se réduire à la présence des marques linguistiques de la cohésion : elle n'a pas de définition claire³
- (ii) la cohérence ne suffit pas à expliquer le fonctionnement des marques de la cohésion et notamment des anaphores dites discursives⁴
- (iii) il n'y a pas de raison de supposer que ce qui suffit à interpréter les énoncés isolés ne suffise pas à interpréter les suites d'énoncés, qu'il s'agisse de discours, de dialogues ou de textes⁵
- (iv) le parallèle souvent opéré entre la relation entre grammaticalité et phrase d'une part, entre cohérence et textualité de l'autre, n'est pas tenable.

Ensuite, j'essaierai de montrer que des tentatives récentes, comme celle que constitue la théorie de l'accessibilité d'Ariel (1990), ne sont rien d'autre qu'une réintroduction de la notion de cohésion, si ce n'est de celle de cohérence, dans une théorie alternative aux théories de la cohérence, la théorie de la pertinence (cf. Sperber & Wilson 1986/1989). Je mettrai en évidence les faiblesses de cette théorie et j'expliquerai pourquoi, étant donné la théorie de la pertinence, la théorie de l'accessibilité est, de toute façon, inutile.

En conclusion, je prendrai l'exemple de quelques textes écrits par des autistes intégrés linguistiquement pour proposer une théorie alternative de la soi-disant anaphore discursive.

2. Cohérence, cohésion et anaphore

La cohérence est souvent considérée comme l'équivalent pour le texte de ce qu'est la grammaticalité pour la phrase : le critère qui permet de déterminer qu'une séquence de phrases ou d'énoncés est ou n'est pas un texte. Elle correspond à un certain nombre de marques linguistiques², la présence d'anaphores discursives, nominales ou pronominales, les connecteurs dits discursifs ou pragmatiques et la présence d'ellipses. Voici un exemple authentique où l'on trouve des anaphores discursives ainsi qu'une ellipse et un connecteur, et où la cohérence est respectée :

- (1) (...) (a) Une série de blocs de pierre tombe sur l'Olympe, accompagnée de torches enflammées. (b) Les Immortels se regroupent aussitôt et examinent la situation qui s'avère extrêmement préoccupante. (c) En effet, sur toutes les montagnes avoisinantes, se dressent les silhouettes inquiétantes de *vingt-quatre Géants à la longue chevelure et possédant des*

² Généralement appelées *marques de cohésion*.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

pièdes en forme de serpents. (d) Ce sont les auteurs du bombardement qui dévaste l'Olympe. (e) *Fils de la Terre*, ces horribles créatures ont décidé de détrôner Zeus, de chasser les autres divinités et de prendre leur place. (f) Pour le moment, ils bénéficient de l'effet de surprise et risquent de parvenir à leurs fins si une réaction rapide ne se produit pas. (g) Héra, l'épouse de Zeus, a l'air particulièrement sombre□ elle sait que ces Géants ne pourront être tués par aucun des dieux□ seul un être mortel, vêtu d'une peau de lion, pourrait les mettre hors d'état de nuire. (...)

(Quesnel, A. & Torton, J. (1990), *La Grèce : mythes et légendes*, Paris, Hachette jeunesse, 2).

Dans ce texte, on a deux groupe d'individus, les Immortels, habitants de l'Olympe, et leurs assaillants, fils de la Terre□ j'ai indiqué dans le texte les premiers par des caractères en relief et les seconds en italiques. Le premier groupe est introduit en (a) par un nom propre *Les Immortels*, puis on réfère à des membres du groupe Zeus (e), les autres divinités (e), Héra, l'épouse de Zeus, elle, aucun des Dieux (g). En ce qui concerne le premier groupe, il y a fréquemment coréférence partielle, mais on n'a pas véritablement d'anaphores discursives (à l'exception de Héra... elle). En ce qui concerne le deuxième groupe, introduit en (c), par *vingt-quatre Géants*,..., il y a, par contre, anaphore discursive : avec ces horribles créatures (e), puis avec ils... leurs (f) et enfin avec les (g). L'ellipse se produit dans la phrase (f)□ "ils bénéficient ...et Ø risquent de parvenir à leurs fins...". Enfin, on remarquera que, dans ce fragment de texte, il y a un seul connecteur pragmatique, en effet, dans la phrase (c).

On trouve donc dans ce court fragment toutes les marques linguistiques de la cohérence□anaphore discursive, ellipse, connecteur pragmatique. Comme je l'ai indiqué plus haut ces marques linguistiques relèvent de la cohésion et la présence de marques de la cohésion implique la cohérence du discours où elles apparaissent. Le texte en (1) les contient et on peut en déduire qu'il est cohérent. Leur présence, cependant, est-elle suffisante pour garantir la cohérence d'un texte? Et, si elle ne l'est pas, sur quelle base peut-on s'appuyer pour dire si oui ou non un texte est cohérent?³

La réponse à la première question est simple : elle passe par l'existence d'un texte qui comprendrait des marques de la cohésion, sans, pour autant, être cohérent. Examinons l'exemple suivant□

- (2) Jean a acheté une vache. Elle est rousse comme un écureuil. Il vit dans la forêt et hiberne l'hiver. Il est très froid dans la région.⁴

³ Sur les difficultés de la notion de *cohérence*, on consultera avec profit Moeschler (1989, chapitre 5). Sur l'absence de correspondance univoque entre marques de la cohésion et cohérence, cf., entre autres, Charolles 1994.

⁴ Moeschler (Ibid.) propose un exemple semblable :

(a) Pierre est à l'hôpital. Il est situé au bord du lac. Il est très froid en cette saison.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

Ici, on a des marques de cohésion sous la forme de différentes anaphores pronominales□ pourtant, le texte ne paraît pas très cohérent. Ainsi, si la présence de marques de la cohésion est nécessaire à la cohérence (ce qui reste d'ailleurs à démontrer), elle n'est certainement pas suffisante. On pourrait certes objecter qu'il n'y a ici présence que d'une sorte de marques de la cohésion : les anaphores pronominales. On n'y trouve ni ellipse, ni connecteur pragmatique. On pourrait donc supposer que la présence d'une sorte de marques de la cohésion est nécessaire sans être suffisante, alors que la présence de toutes les sortes de marques de la cohésion serait tout à la fois nécessaire et suffisante.

Pour montrer que ce n'est pas le cas, on peut employer deux stratégies, soit alternativement, soit successivement :

- (a) on montre l'existence de textes cohérents où l'ensemble des sortes de marques de la cohésion n'est pas présent;
- (b) on montre l'existence de textes incohérents où l'ensemble des sortes de marques de la cohésion est présent.

Je vais les appliquer successivement, en commençant par l'existence de textes cohérents qui ne comprennent pas toutes les sortes de marques de la cohésion, et, pour ce faire, je vais reprendre le texte (1) en le modifiant très légèrement :

- (1') (a) Une série de blocs de pierre tombe sur l'Olympe, accompagnée de torches enflammées. (b) Les Immortels se regroupent aussitôt et examinent la situation qui s'avère extrêmement préoccupante. (c) Sur toutes les montagnes avoisinantes, se dressent les silhouettes inquiétantes de *vingt-quatre Géants à la longue chevelure et possédant des pieds en forme de serpents*. (d) Ce sont les auteurs du bombardement qui dévaste l'Olympe. (e) *Fils de la Terre*, ces horribles créatures ont décidé de détrôner Zeus, de chasser les autres divinités et de prendre leur place. (f) Pour le moment, *ils* bénéficient de l'effet de surprise et *ils* risquent de parvenir à *leurs* fins si une réaction rapide ne se produit pas. (g) Héra, l'épouse de Zeus, a l'air particulièrement sombre□ elle sait que *ces Géants* ne pourront être tués par aucun des dieux□ seul un être mortel, vêtu d'une peau de lion, pourrait *les* mettre hors d'état de nuire. (...)

Les modifications en question se résument à la suppression du connecteur pragmatique en (c) et à la suppression de l'ellipse en (f). On remarquera que ces suppressions ne semblent pas rendre le texte incohérent. Cette constatation est confirmée par le texte suivant, que je cite dans son intégralité□

- (3) Oserai-je raconter l'anecdote que l'on m'a confiée en prenant le frais à l'ombre du mur d'un cimetière dans une pièce de luzerne à la verdure charmante? Pourquoi pas? Je suis déjà déshonoré comme disant des vérités qui choquent la mode de 1838□
Le curé n'était point vieux□ la servante était jolie ; on jasait, ce qui n'empêchait point un jeune homme du village voisin de faire la cour à la servante. Un jour, il cache les pincettes de la cuisine dans le lit de la servante. Quand il revint huit jours après, la servante lui dit□

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

“Allons, dites-moi où vous avez mis les pincettes que j’ai cherchées partout depuis votre départ. C’est là une bien mauvaise plaisanterie.”

L’amant l’embrassa, les larmes aux yeux, et s’éloigna.

(Stendhal, *Voyage dans le midi*, Divan, 115).

Ici, on a un petit texte, dont j’espère que la cohérence n’est pas discutable, où la seule marque de cohésion présente est l’anaphore discursive – il n’y a ni ellipse, ni connecteur pragmatique.

On peut, par ailleurs, avoir des textes qui comportent toutes les sortes de marques de la cohésion et qui ne sont pas, pour autant, cohérentes –

- (2') Jean a acheté une vache. **D’ailleurs** elle est rousse comme un écureuil. Il vit dans la forêt **et** Ø hiberne l’hiver. **Mais** il est très froid dans la région.

Ici, on a à la fois des anaphores discursives (en italiques), une ellipse et trois connecteurs pragmatiques (en gras – dans l’ordre, *d’ailleurs*, *et*, *mais*). Pour autant, il paraît difficile de le voir comme cohérent.

Ainsi, il apparaît clairement que, quoi que la cohérence soit, sa présence ou son absence dans un texte ne peut être démontrée à partir de la présence de l’une ou l’autre des marques de la cohésion, pas plus que de la présence de **toutes** les marques de la cohésion. Dans cette mesure, la cohérence dépasse de loin la cohésion. Ceci, on le notera, ne constitue en rien une définition de la cohérence – tout au plus, cela souligne le **besoin d’une telle définition**.

3. Cohérence et interprétation des marques discursives

On a aussi parfois proposé l’hypothèse selon laquelle la cohérence serait ce qui permettrait d’interpréter les anaphores discursives, c’est-à-dire de leur attribuer un antécédent, **en conformité avec diverses indications données dans le cotexte**. Dans cette optique, on aurait, approximativement, le mécanisme suivant :

- (4) 1. Un texte est (nécessairement) cohérent.
2. S’il y a une anaphore discursive, elle respecte la cohérence du texte.
3. Il faut donc lui attribuer un antécédent qui livre une interprétation consistante avec 1.

A première vue, on pourrait penser que l’hypothèse d’un tel fonctionnement est confirmée par certains exemples de référents évolutifs –

- (5) Prenez une dinde d’environ 4 ou 5 kg, tuez-la, plumez-la à sec, videz-la, flambez-la (ce qui consiste à brûler tous les divets autour de la dinde), ouvrez-la entièrement comme un livre, puis désossez-la et dénervez-la complètement.

(Perret, P. (1987): *Le petit Perret gourmand*, Paris, J-C. Lattès, 329).

Dans des exemples de ce type, l’analyse traditionnelle de l’anaphore, selon laquelle celle-ci reprend un antécédent et se donne un référent grâce au sens lexical de cet antécédent, qui suppose la possibilité de la substitution entre l’anaphorique et cet antécédent, ne peut s’appliquer. On pourrait, cependant, avec l’hypothèse de la résolution par la cohérence, expliquer le choix de

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

l'antécédent *une dinde d'environ 4 à 5 kg*, par le recours au fonctionnement évoqué plus haut. Cette hypothèse aurait l'avantage d'éviter d'avoir à postuler l'identité de l'objet au travers de ses modifications : elle serait artificiellement imposé par la cohérence du texte, plutôt que le reflet d'une réalité ou de la façon dont cette réalité est perçue.

Le problème se pose cependant lorsque l'hypothèse de la cohérence du texte ne paraît pas possible à défendre si l'antécédent intentionné est celui qui est choisi :

- (6) (...) Un instant plus tôt, j'avais rencontré Jacques Sariette, le fiancé de ma fille Marie-Thérèse. Il tenait un cerceau et donnait la main à sa mère. Je m'arrêtai auprès de Mme Sariette qui m'entretint de ses enfants et de Jacques en particulier. L'excellente femme, non moins soucieuse que son mari de travailler au relèvement moral de la France, me confia qu'ils avaient voué le petit garçon à l'état ecclésiastique. Je lui dis qu'ils avaient bien raison. (...)

(Aymé, M. (1943) : *Le passe-muraille*, Paris, Gallimard, 102).

- (7) (...) Pendant qu'elle se mariait à Londres, Sabine dînait rue de l'Abreuvoir en face de son mari, Antoine Lemurier. Il trouvait qu'elle avait déjà meilleure mine et lui parlait avec bonté. Touchée de cette sollicitude, elle fut prise de scrupule, se demandant si elle pouvait épouser lord Burbury sans contrevenir aux lois humaines et divines. Question épineuse qui en impliquait une autre, celle de la consubstantialité de l'épouse d'Antoine et du lord. (...)

(Aymé, M. (1943) : *Le passe-muraille*, Paris, Gallimard, 32).

En (6), *il* et *le petit garçon* sont des anaphores discursives sur *Jacques Sariette, le fiancé de ma fille Marie-Thérèse* □ il est cependant difficile de soutenir que ces anaphores discursives se voient attribuer leur antécédent sur la base de considérations de cohérence, surtout à la lumière des confidences de Mme Sariette sur l'avenir qu'elle envisage pour son enfant. En (7), l'anaphore pronominale de la première phrase (ou plutôt, la cataphore) a pour antécédent *Sabine* □ il est de nouveau difficile, étant donné le reste de la phrase, d'admettre que l'attribution de **cet** antécédent à **cette** anaphore pronominale répond au souci de permettre la plus grande cohérence textuelle possible⁵.

⁵ On pourrait essayer de sauver la notion de *cohérence*, sur la base d'un *principe de cohérence* qui ne serait plus linguistique mais qui serait cognitif. Le problème reste cependant entier: la notion de cohérence qui est déjà passablement évanescence lorsqu'elle est supposée être linguistique, ne gagne pas en clarté en passant du linguistique au cognitif. Quant à moi, en l'absence d'une définition précise et non circulaire de la notion de cohérence, je ne vois pas comment le passage du linguistique au cognitif peut, en quoi que ce soit, améliorer la situation. Dans d'autres travaux (cf. Reboul & Moeschler à paraître, Reboul & Moeschler en préparation), nous défendons l'idée selon laquelle la cohérence est une notion intuitive et pré-théorique, qui n'a pas de pertinence scientifique,

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

Certaines phrases, en elles-mêmes parfaitement grammaticales et qui ne semblent pas poser de gros problèmes d'interprétation, paraissent extrêmement difficiles à interpréter si leur interprétation doit reposer sur la seule hypothèse de la cohérence du texte :

- (8) (...) Antonin Ponchon, qui se trouvait ce jour-là au 44° d'infanterie, m'a dit que quelques centaines d'hommes seulement échappèrent au massacre de son unité. Faisant une fois le récit de ce sombre épisode, il prononça un de ces mots grands dont il a le secret. C'était à la fin d'un repas, dans un restaurant des Champs-Élysées, le soir du jour où fut décidée l'entrevue de Munich. Nous évoquions la guerre et les attaques de 1915. Dans la chaleur du récit, Ponchon s'écria □
 - Nous avons tous été tués □
 (Chevalier, G. (1956) □ *Chemins de solitude*, Paris, P.U.F.).

Je ne vois pas comment quelque théorie de la cohérence que ce soit, pourrait proposer quelque interprétation que ce soit à la dernière phrase de ce texte □ non seulement parce qu'elle ne semble pas cohérente avec le reste du texte □ (le locuteur n'a pas été tué), mais parce que rien ne semble pouvoir la rendre cohérente⁶. Enfin, dans certains cas d'ambiguïté, l'hypothèse d'une résolution par la cohérence ne semble pas permettre la désambiguïsation □

- (9) (...) Justement, au pied du Sacré-Coeur, où l'on édifie la basilique, se créent des cabarets - tout près des anciens bals du Second Empire. Bourgeois et canailles s'y côtoient. Lautrec s'attarde longuement à l'Elysée-Montmartre, croque sur papiers et nappes des danseuses jambe en l'air, fleurs flétries de la passion. Manet vient de peindre son "Bar des Folies-Bergère". **Bonnat, trop académique, ne le satisfait plus, il l'a quitté pour s'inscrire chez Cormon, rue Constance, à deux pas de la rue Lepic.** Lorsqu'il quitte l'atelier, il est solitude, appétit, souffrance. (...) □
 ("Toulouse-Lautrec □ du bordel au musée", Nicole Leibowitz, Le Nouvel Observateur, 20-26 février 1992).

Le texte (incontestablement très mal écrit) traite de Toulouse-Lautrec et le problème est de savoir ici si les pronoms anaphoriques *le* et *il* de la phrase en gras renvoient à Lautrec ou à Manet. A mon sens, la phrase suivante permet la désambiguïsation parce que *il* y renvoie clairement à Lautrec et pas à Manet : pour autant, c'est seulement parce que les prédicats appliqués au pronom dans cette phrase s'appliquent très évidemment à Lautrec plutôt qu'à Manet.

mais qui a elle-même besoin d'une explication. Nous tentons d'esquisser une description de la façon dont l'interlocuteur évalue la cohérence d'un discours. Dans notre optique, la cohérence est le résultat de l'évaluation d'un discours et dépend de son interprétation. **Elle ne joue pas de rôle dans l'interprétation.**

⁶ On remarquera cependant qu'il n'y a pas de difficulté à attribuer un référent (le 44° régiment d'infanterie) à *nous*, si l'on renonce à l'hypothèse de la cohérence. Dans ce cas particulier, la notion de *discours approximatif*, développée par Sperber & Wilson (1986 et 1986/1989) peut être d'un grand secours.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

Pourtant, on le notera, cette conclusion ne découle pas de relations internes au texte, comme l'est la cohérence, mais de relations entre ce que nous savons de Lautrec et ce que dit le texte du référent du pronom. Ainsi, l'assignation d'antécédent, si ce n'est de référent, aux anaphores discursives, notamment pronominales, semble passer au moins autant par l'appel à des connaissances non linguistiques que par la cohérence, notion qui, en tout état de cause, reste mystérieuse. J'aurai l'occasion d'y revenir.

4. L'interprétation des phrases isolées et celle des textes

Comme on le voit, la notion de cohérence paraît poser plus de problèmes qu'elle n'en résout et il est légitime, dès lors, de se poser la question de son utilité. Pourquoi a-t-elle semblé nécessaire et l'est-elle effectivement ?

La cohérence, je l'ai dit plus haut, est supposée jouer pour les textes le rôle que la notion de grammaticalité joue pour les phrases. Dans cette mesure, elle a été proposée pour désigner une propriété qui serait propre au texte et que les phrases ne possèderaient pas. On peut donc supposer qu'elle n'a rien à dire de l'interprétation des phrases isolées, non plus d'ailleurs que des phrases qui ouvrent un texte, un roman par exemple. Or, on trouve de nombreuses occurrences dans ces phrases isolées d'expressions généralement considérées comme anaphoriques, description définie, SN démonstratif, pronom.

- (10) L'autobus allait partir il grondait sourdement avec de brusques toussotements, de brusques hoquets.

(Sciascia, L. (1986) : *Le jour de la chouette*, Paris, Garnier-Flammarion).

Ici, la description définie *l'autobus*, n'a pas, bien évidemment, d'antécédent. On ne voit pas comment le recours à la cohérence permettrait de l'interpréter. Pour ceux qui seraient tentés d'avoir recours à l'objection de la traduction (le texte original est en italien), je me permettrai de souligner que cette objection, parfois parfaitement légitime, ne semble pas pertinente ici, puisque des exemples comparables apparaissent en français.

- (11) Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Evêque envièrent à Mme Aubain sa servante Félicité.

(Flaubert, G. : *Un coeur simple*).

Ceci étant, le fait que les relations de cohérence ne s'appliquent pas ou difficilement dans les phrases isolées ou dans les premières phrases d'un roman n'est pas une objection ou un contre-exemple à la notion de cohérence ou à son utilisation. Dans la mesure où cette notion vaut pour les textes, cela n'a rien de surprenant ou de choquant. Par contre, cela soulève une question : les phrases isolées et les premières phrases des romans sont interprétées et ne le sont pas par le recours à la cohérence. Dès lors, il y a des mécanismes qui permettent de les interpréter. Si c'est le cas et si ces mécanismes s'appliquent aussi aux phrases à l'intérieur des textes (et, sauf à supposer des mécanismes spécifiques à l'interprétation des phrases isolées et aux premières phrases des romans, il n'y a pas *a priori* de raison de penser que ce ne soit pas le cas), alors quel besoin avons-nous de la notion de cohérence ? Dès lors, je crois que l'on peut tenir le raisonnement suivant :

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

(12) *De l'inutilité de la notion de cohérence*

1. Les phrases isolées et les premières phrases des romans sont interprétées.
2. La notion de cohérence ne leur est pas applicable.
3. Elles ne sont pas interprétées sur la base de la cohérence.
4. Il y a des mécanismes, indépendants de la cohérence, qui permettent de les interpréter.
5. Il n'y a pas de raison de supposer que ces mécanismes ne permettent pas d'interpréter des phrases à l'intérieur des textes.
6. Si ces mécanismes s'appliquent à l'intérieur des textes et s'ils suffisent à interpréter les phrases qui y apparaissent, la notion de cohérence n'a pas d'utilité.

Pour que ce raisonnement soit complet et pour que l'on puisse en déduire l'inutilité de la notion de cohérence, il faut que la protase de la conditionnelle en 6. soit vraie. Il faut donc montrer qu'elle est vraie, puis appliquer le *modus ponens*, qui permettra de déduire l'inutilité de la notion de cohérence.

C'est à quoi je vais m'employer dans la suite de cet article. Avant, je voudrais toutefois dire, que s'il se révèle, comme je le crois, que la cohérence est une notion inutile, elle entraînera dans sa chute les notions de *discours*, de *texte* ou de *dialogue*, si l'on entend par là autre chose que des séquences de phrase, produites par un ou plusieurs locuteurs, i.e. si l'on entend par là l'existence de principes organisateurs **naturels** au-delà de ceux qui gouvernent les phrases, leur usage et leur interprétation.

5. Ariel : l'accessibilité ou l'introduction de la cohérence où elle n'a rien à faire

La notion de cohésion, je l'ai dit plus haut, n'a rien de plus clair que la notion de cohérence : on a d'ailleurs parfois pu, dans un beau processus circulaire, définir la notion de cohérence en termes de la présence des marques de connexion et dire qu'un morphème quelconque était une marque de la connexion parce qu'il indiquait la cohérence des textes où il apparaissait. De façon plus subtile et moins circulaire, en ce qui concerne les anaphores discursives, et, plus généralement, les expressions référentielles, on pourrait proposer l'hypothèse selon laquelle les différents types d'expressions référentielles indiquent la proximité ou la distance à l'intérieur d'un texte. Cette hypothèse est celle que fait Ariel dans sa théorie de l'accessibilité. Selon elle, les différents types d'expressions référentielles sont des **marques linguistiques** du degré d'accessibilité de leur antécédent. La théorie de l'accessibilité a un lien, qui n'est pas clairement indiqué par l'auteur, avec les théories de la cohérence et un autre lien, revendiqué celui-là, avec la théorie de la pertinence. Je vais essayer de montrer dans la suite de ce paragraphe que le premier lien, pour occulte qu'il soit, est bien réel, alors que le second, pour revendiqué qu'il soit, est contestable, au même titre que l'est la théorie de l'accessibilité elle-même.

En quoi la théorie de l'accessibilité est-elle une forme déguisée de théorie de la cohérence ? On se souviendra que la cohérence joue, dans les théories de la cohérence, le même rôle que la notion de grammaticalité dans les théories de la phrase, c'est-à-dire en syntaxe : elle est supposée discriminer entre ce qui est un texte et ce qui n'est pas un texte. Pour ce faire, comme nous l'avons vu, elle

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

s'appuie sur un certain nombre de marques de la cohésion, dont les expressions référentielles qui interviennent dans l'anaphore discursive. Pour autant, le rapport entre cohérence, cohésion et textualité reste mystérieux : la simple présence de marques de la cohésion suffit-elle à déterminer la textualité ? faut-il que ces marques soient utilisées de façon appropriée ? Mais, dès lors, qu'est-ce qui permet de déterminer cette appropriété ? La cohérence ? Mais comment la cohérence peut-elle jouer ce rôle sans circularité ? Ma thèse, dans la suite de ce paragraphe, est que la théorie de l'accessibilité est justement (une partie de) ce qui manque aux théories de la cohérence pour qu'elles soient (partiellement) tenables. Mon autre thèse, développée dans le paragraphe suivant, est que la théorie de l'accessibilité est fausse et fausse précisément sur les points où il serait nécessaire qu'elle soit vraie pour justifier les théories de la cohérence.

Pourquoi la théorie de l'accessibilité est-elle ce qui manque aux théories de la cohérence ? Très simplement, la théorie de l'accessibilité, qui est une théorie de la **convention** linguistique, permettrait, si elle était exacte, d'expliquer l'appropriété ou le manque d'appropriété d'une expression référentielle donnée dans un texte donné : les expressions référentielles constituant des marques du degré d'accessibilité des expressions référentielles et ce degré d'accessibilité dépendant de la distance entre l'expression référentielle en question et son antécédent, leur usage à tel ou tel endroit d'un texte est approprié ou ne l'est pas suivant que l'expression référentielle utilisée indique un degré d'accessibilité qui correspond bien à la distance entre cette expression et son antécédent⁷. Comme cette distance joue sur le texte et non sur la phrase, la thèse selon laquelle cette distance est indiquée *via* un degré d'accessibilité marqué **conventionnellement** dans les expressions référentielles justifie l'idée selon laquelle il y aurait un phénomène **linguistique** au-delà de la phrase. La théorie de l'accessibilité, si elle était exacte, justifierait donc l'hypothèse selon laquelle il y a des jugements d'acceptabilité propres aux textes et rien n'interdit de considérer que ces jugements reposent sur une notion comme la cohérence.

En quoi, d'autre part, la théorie de l'accessibilité se rattache-t-elle à la théorie de la pertinence ? A la différence du lien entre théorie de l'accessibilité et théories de la cohérence, qui n'est pas revendiqué par Ariel, le lien entre la théorie de l'accessibilité et la théorie de la pertinence, lui, est revendiqué. On se souviendra que la théorie de la pertinence repose sur la définition de la pertinence comme un rendement entre coût de traitement (ou effort) et effets. Du côté de l'effort, un des facteurs du coût de traitement d'un énoncé est l'accessibilité plus ou moins grande des informations qui viennent constituer le contexte par rapport auquel cet énoncé doit être traité. L'hypothèse d'Ariel s'inscrit dans l'hypothèse selon laquelle indiquer où les informations doivent être cherchées contribue à réduire le coût de traitement. C'est donc ici que le lien avec la théorie de la pertinence doit être trouvé.

⁷ Dans son livre, Ariel indique que l'accessibilité de l'antécédent est fonction de nombreux facteurs. Cependant, un examen attentif de son livre et de la méthodologie qu'elle a employée montre que la théorie de l'accessibilité et notamment l'échelle d'accessibilité qu'elle propose est basée entièrement sur la distance. Sur ce problème, cf. Reboul à paraître.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

Pour autant, la théorie de l'accessibilité n'est pas une théorie pragmatique, mais une théorie linguistique et, comme telle, complète la théorie de la pertinence, selon Ariel, sans s'y insérer. Par contre, elle constitue probablement une partie, le chaînon manquant entre cohérence et cohésion qui faisait défaut aux théories de la cohérence. Encore faudrait-il, pour que la théorie de l'accessibilité constitue ce support des théories de la cohérence, que la thèse centrale qu'elle défend, celle du marquage conventionnel du degré d'accessibilité de l'antécédent des expressions référentielles par les expressions référentielles elles-mêmes, soit exacte.

6. La thèse du marquage conventionnel de l'accessibilité

J'ai consacré un article récent (Reboul à paraître) à la critique de la théorie de l'accessibilité et je ne la discuterai pas ici dans le détail. La théorie de l'accessibilité a pour thèse centrale le marquage **conventionnel** du degré d'accessibilité. Ariel justifie cette thèse par la construction d'une échelle d'accessibilité, ordonnant les types d'expressions référentielles selon le degré d'accessibilité de leur antécédent qu'elles indiquent⁸ selon elle, si cette échelle est universelle dans sa globalité, elle est arbitraire à des niveaux locaux. Cette arbitrarité fait que l'ordre des expressions référentielles concernées ne peut s'expliquer que par le recours à l'hypothèse d'un marquage conventionnel (et arbitraire dans ce cas particulier) du degré d'accessibilité indiqué par telle ou telle expression référentielle.

Revenons-en à l'hypothèse selon laquelle l'échelle d'accessibilité serait, *mutatis mutandis*, universelle au travers des langues⁹ cette universalité tient, selon Ariel, au fait que le degré d'accessibilité s'explique par le degré d'ambiguïté de l'expression concernée, qui dépend lui-même de sa rigidité et de la quantité d'informations qu'elle fournit, et par le recours au principe de pertinence. Dès lors moins une expression référentielle est ambiguë, plus elle est rigide et/ou fournit d'informations, plus il y a de chance pour que le degré d'accessibilité qu'elle indique soit bas. Dans cette optique, la justification de la thèse selon laquelle le marquage de l'accessibilité est conventionnel repose sur l'existence, dans l'échelle d'accessibilité, de couples d'expressions référentielles qui indiquent des degrés d'accessibilité différents alors que, selon Ariel, leur degré d'informativité est le même. On a donc une double justification : l'universalité de l'échelle d'accessibilité s'explique pragmatiquement sur la base de la quantité d'informations fournie et du principe de pertinence¹⁰ le caractère conventionnel du marquage de l'accessibilité se justifie par le caractère arbitraire de l'ordre entre certains couples d'expressions référentielles.

Je n'entrerai pas dans les détails ici⁸. Je me contenterai de dire que la démonstration de l'arbitraire de l'ordre à l'intérieur de certains couples d'expressions référentielles repose sur une décision tout à la fois double et contestable⁹ les seules informations prises en compte sont les informations véri-conditionnelles¹⁰ le contenu des informations n'est pas pris en compte. Si l'on réintroduit les informations non-vériconditionnelles et le contenu de l'information, on s'aperçoit que l'ordre entre ces couples d'expressions référentielles s'explique par les mêmes facteurs que ceux qui justifient la thèse de l'universalité de l'échelle d'accessibilité. Ainsi, la thèse du marquage

⁸ On trouvera les détails en question dans Reboul à paraître.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.
 conventionnel de l'accessibilité ne se justifie en rien □ mieux, l'échelle d'accessibilité s'explique **entièrement** par des critères pragmatiques et, dès lors, la thèse du marquage conventionnel viole le principe du Rasoir d'Occam modifié et doit donc être rejetée (cf. Reboul à paraître).

Donc, la théorie de l'accessibilité n'est pas acceptable telle quelle et ne justifie en rien les théories de la cohérence. Tous les faits qu'elle propose s'expliquent sans que l'on ait besoin d'avoir recours à la thèse du marquage linguistique et, dans cette mesure, elle n'est pas un complément linguistique à la théorie de la pertinence en ce qui concerne les expressions référentielles □ tout simplement, la notion d'accessibilité est une partie de la théorie de la pertinence et **les expressions référentielles ne marquent pas linguistiquement le degré d'accessibilité de leur antécédent ou de leur référent, elles indiquent pragmatiquement ce degré d'accessibilité**. Cette indication tient d'une part à leur sémantisme (leur contenu sémantique à la fois conceptuel et procédural) et d'autre part au fait que le locuteur a une idée, qui peut être inexacte d'ailleurs, de ce qui est mutuellement manifeste pour lui-même et pour son interlocuteur □ dès lors, il utilise des expressions référentielles dont le contenu sémantique est approprié à l'évaluation qu'il se fait de ce qui est mutuellement manifeste.

Pour défendre cette thèse, il faudrait trouver des exemples tirés du discours de locuteurs qui ont précisément des difficultés à se faire une idée de ce qui est mutuellement manifeste (alors que le reste de leur discours paraît "normal") et qui utilisent des expressions référentielles de manière, non pas vraiment agrammaticale, mais un peu étrange. Je pense ici à la population d'autistes qui, malgré leur difficulté, arrivent à s'exprimer de façon "normale" par ailleurs.

7. Le discours des autistes □ accessibilité, cohérence et pertinence

Quand on parle ou qu'on pense autisme, on a tendance à ne voir que les cas les plus dramatiques où il y a incapacité langagière et parfois arriération mentale. Il y a cependant un certain nombre de cas de malades qui manifestent des troubles du comportement, mais qui ont une capacité langagière normale et qui ne présentent pas d'arriération mentale. Certains d'entre eux ont même une vie professionnelle, et un petit nombre connaît une réussite académique et sociale incontestable.

On le sait, le phénomène de l'autisme a pour manifestation principale des difficultés à communiquer et un certain nombre de travaux récents sur l'autisme (cf. Frith, Frith 1991, Happé 1991, Happé 1993, Leslie & Happé 1989) se sont appuyés sur la théorie de la pertinence, et notamment sur la notion de communication ostensive inférentielle, pour décrire le problème de communication caractéristique de l'autisme. Celui-ci s'analyserait de la façon suivante □ la communication ostensive implique la possession d'une théorie de l'esprit, c'est-à-dire la capacité à attribuer à autrui des connaissances, des croyances, des désirs ou des souhaits, etc., i.e. des attitudes propositionnelles. Or, on a pu remarquer, au travers de différentes expériences (cf. notamment Baron-Cohen, Leslie & Frith 1985, Happé à paraître) que les autistes semblent manquer d'une théorie de l'esprit.

Par ailleurs, dans un excellent article, Happé a examiné et analysé des textes autobiographiques produits par des adultes autistes "capables", pour

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.
essayer d'y dégager des particularités. Son étude s'appuie sur deux autobiographies et une correspondance entre un autiste et un adulte normal. Elle a pu dégager les particularités suivantes :

- (i) la tendance à répéter des expressions idiosyncrasiques, à "faire le perroquet", sans se soucier du fait que l'interlocuteur partage ou ne partage pas ces expressions ;
- (ii) la tendance à utiliser et à comprendre les énoncés non-littéraux de façon littérale ;
- (iii) la tendance à introduire des sujets ou des informations nouvelles comme si elles étaient déjà connues de l'interlocuteur ;
- (iv) la tendance à passer d'un sujet à l'autre ;
- (v) le caractère très répétitif des textes.

On remarquera que trois au moins des caractéristiques indiquées ci-dessus, les points (iii), (iv) et (v) correspondent, *grosso modo*, à ce que l'on considérerait intuitivement comme le non-respect de la cohérence. Je pense cependant qu'on peut faire une hypothèse plus précise sur les caractéristiques que l'on pourrait trouver dans ces textes et je vais essayer de montrer que cette hypothèse, même si les textes dont je dispose actuellement ne suffisent pas à la démontrer, est tenable.

L'hypothèse en question est la suivante : avoir une théorie de l'esprit, c'est bien sûr, comme l'ont remarqué Leslie & Happé (1989), être capable d'attribuer à autrui diverses attitudes propositionnelles ainsi que des sentiments. C'est aussi être capable d'évaluer de façon satisfaisante (avec relativement peu d'erreur) ce qui est mutuellement manifeste. Si les différents types d'expressions référentielles sont choisis sur la base de leur contenu sémantique (y compris procédural), de ce que le locuteur croit mutuellement manifeste et du principe de pertinence, une tendance à l'erreur dans l'évaluation de ce qui est mutuellement manifeste devrait se traduire par une utilisation, non pas agrammaticale au sens strict du terme, mais bizarre pour des raisons pragmatiques, de ces expressions. Dans son article, Happé (1991) donne des extraits assez longs des textes qu'elle a examinés. Ce sont eux que j'utiliserai dans la suite de ce paragraphe.

Tous les exemples que je vais donner concernent des usages un peu bizarres de SN définis ou démonstratifs :

- (13) One day about twelve years ago, *a Siamese cat's* reaction to me changed after I had used the squeeze machine. *This cat* used to run from me, but after using the machine I learned to pet *the cat* more gently and he decided to stay with me. I had to be comforted myself before I could give comfort to *the cat*.

Temple Grandin, textes autobiographiques non publiés.

- (14) Also too I'd like you to send me *that old fashioned peanut butter* if you would. *That old fashioned peanut butter* here is too expensive.

Barry, correspondance.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

- (15) Speaking of girls, I've met two girls, one named Darlene, age 20, the other Denise, age 17 and getting friendly with them. I began thinking that it would be better for now that I can have *one or two more girlfriends* for three years and find *another one or two girlfriends or more* for the next three years and so forth. Lots of guys do that.

Barry, correspondance.

- (16) My mother seems to always have *the washing machine* on, *it's* on again this morning. I don't think my mother likes anything to go dirty and *it's* on most days, *the washer*. I think *it's one of those washers with a programme* so she just puts it on and leaves it. We've had *this washer* about 2 years. I think she wore *the last washer* out by using it too much, no doubt. Odd times during the winter the pipes on *the washer* get frozen up and water spills out of *the washer* then. This winter was that cold the water wouldn't run out of the bath one day because it was that cold.

David C. Miedzianik, *My autobiography*.

Dans tous ces exemples, le locuteur parle d'un "objet" (le chat en (13), le beurre de cacahuète à l'ancienne en (14), deux ou trois petites amies en (15) et la machine à laver en (16)). Dans tous ces exemples, l'objet est mentionné une première fois et tend à être désigné de nouveau par l'expression qui a servi à l'introduire, alors que l'on attendrait plutôt un pronom. C'est particulièrement frappant dans l'exemple (15) où la même expression démonstrative (*that old-fashioned peanut-butter*) est utilisée deux fois en deux phrases avec le même déterminant démonstratif, alors que l'on attendrait, je pense, le pronom neutre. En (14), le chat est introduit de façon appropriée par une description indéfinie (*a Siamese cat*), puis repris de façon toujours appropriée par un SN démonstratif (*this cat*) avant de donner lieu à deux reprises par des descriptions définies (*the cat*), alors qu'on attendrait le pronom masculin *he*, puisque Temple Grandin l'utilise une fois. En (14), Barry, dans le tableau qu'il dresse d'une vie amoureuse idéale, se propose de trouver une ou deux petites amies en plus pour trois ans et une nouvelle fois une ou deux petites amies pour trois ans (*one or two girlfriends more...another one or two girlfriends or more*). On aurait pu s'attendre à une simple reprise elliptique par *another one or two or more*. En (16) enfin, David Miedzianik parle de la machine à laver de sa mère, en réutilisant le terme *the washer* à des endroits où l'on s'attendrait à une reprise pronominale. On trouvera ci-dessous tous les textes avec les expressions référentielles appropriées en lieu et place de celles qui ne le sont pas □

- (13') One day about twelve years ago, *a Siamese cat's* reaction to me changed after I had used the squeeze machine. *He* used to run from me, but after using the machine I learned to pet *him* more gently and he decided to stay with me. I had to be comforted myself before I could give comfort to *him*.
- (14') Also too I'd like you to send me *that old fashioned peanut butter* if you would. *It* here is too expensive.
- (15') Speaking of girls, I've met two girls, one named Darlene, age 20, the other Denise, age 17 and getting friendly with them. I began thinking that it would be better for now that I can have *one or two more girlfriends*

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

for three years and find *another one or two or more* for the next three years and so forth. Lots of guys do that.

- (16') My mother seems to always have *the washing machine* on, *it's* on again this morning. I don't think my mother likes anything to go dirty and *it's* on most days. I think *it's one of those washers with a programme* so she just puts *it* on and leaves *it*. We've had *it* about 2 years. I think she wore *the last one* out by using it too much, no doubt. Odd times during the winter the pipes on *the washer* get frozen up and water spills out of *it* then. This winter was that cold the water wouldn't run out of the bath one day because it was that cold.

Que peut-on dire de ces exemples? D'une part, l'usage des expressions référentielles n'est pas tel qu'il rendrait les phrases agrammaticales – il ne les rend pas non plus impossibles à interpréter. Tout au plus sont-elles un peu bizarres.

Cependant, si la bizarrerie en question est bien pragmatique, plutôt que proprement linguistique, c'est exactement ce à quoi on s'attendrait. L'agrammaticalité, loin d'être nécessaire, contredirait une hypothèse pragmatique. Pour autant, il faut le noter, si ces exemples soutiennent l'hypothèse selon laquelle des bizarreries dans le choix des expressions référentielles interviennent dans le discours des autistes "capables" (et si, de ce fait, ils soutiennent l'hypothèse selon laquelle le choix judicieux des expressions référentielles dépend de la capacité du locuteur à évaluer ce qui est mutuellement manifeste pour lui et pour son interlocuteur), la validité de cette hypothèse n'est pas prouvée – d'une part, il faudrait examiner une grande quantité de textes d'autistes pour pouvoir le faire; d'autre part, il faudrait expliquer pourquoi l'erreur n'est pas systématique. Ainsi, en (14), Temple Grandin ne dit pas – "I learned to pet *the cat* more gently and *the cat* decided to stay with me" ; elle dit – "I learned to pet *the cat* more gently and *he* decided to stay with me". Cependant, bien qu'il soit trop tôt pour dire si l'hypothèse d'une utilisation bizarre des expressions référentielles dans le discours des autistes "capables" est confirmée par les faits, les extraits de textes donnés plus haut ne la contredisent certainement pas.

8. Conclusion

J'ai essayé de montrer dans cet article que la notion de cohérence était inutilisable pour plusieurs raisons – c'est une notion qui se veut linguistique, alors qu'elle ne semble pas correspondre à un ensemble précis de faits linguistiques, comme, par exemple, les marques de la cohésion – elle n'a pas de définition satisfaisante et je ne crois pas qu'elle puisse jamais en recevoir une. Je crois d'autre part que l'usage de la notion de cohérence participe des explications appelées (le plus souvent par les anglo-saxons) *explications par la vertu dormitive*. En d'autres termes, utiliser la notion de cohérence revient souvent, trop souvent, à nommer ce qu'il faudrait expliquer et à considérer que le seul fait de le nommer revient à l'expliquer. On remarquera qu'il en va de même pour un certain nombre de termes comme *discours*, *texte* ou *dialogue*, lorsqu'ils sont utilisés de telle sorte qu'ils signifient ou semblent signifier autre chose qu'un ensemble d'énoncés écrits ou oraux produits par un ou plusieurs locuteurs. L'appel à des notions de ce type n'est en rien une solution aux nombreux problèmes que soulève l'usage des différentes expressions

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.
référentielles : le recours aux mythes, et la cohérence, le discours, le dialogue ou le texte sont des mythes, n'a pas à intervenir dans le discours scientifique.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.

BIBLIOGRAPHIE

Ariel, M. (1990) □ *Accessing noun phrase antecedents*, Londres/New York, Routledge.

Barron-Cohen, S., Leslie, A.M. & Frith, U. (1985) □ "Does the autistic child have a "theory of mind"?", in *Cognition* 21, 37-46.

Blass, R. (1985) □ "Cohesion, coherence and relevance", polycopié, Université Collège, Londres.

Charolles, M. (1994) □ "Cohésion, cohérence et pertinence du discours", in *Revue Internationale de Linguistique française* 29, 125-151.

Frith, U. (ed.) (1991) □ *Autism and Asperger syndrome*, Cambridge, Cambridge U.P.

Frith, U. (1992) □ *L'énigme de l'autisme*, Paris, Ed. Odile Jacob.

Happé, F. (1991) □ "The autobiographical writings of three Asperger syndrome adults: problems of interpretation and implications for theory", in Frith, U. (ed.) □ *Autism and Asperger syndrome*, Cambridge, Cambridge U.P, 207-242.

Happé, F. (1993) □ "Communicative competence and theory of mind in autism □ a test of relevance theory", in *Cognition* 48, 101-119.

Happé, F. (à paraître) □ "An advanced test of theory of mind: understanding of story characters' thoughts and feelings by able autistic, mentally handicapped and normal children and adults", in *Journal of autism and developmental disorders*.

Leslie, A.M. & Happé, F. (1989) □ "Autism and ostensive communication □ the relevance of metarepresentation", in *Development and Psychopathology* 1, 205-212.

Moeschler, J. (1989) □ *Modélisation du dialogue □ représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.

Reboul, A. (à paraître) □ "What, if anything, is accessibility? A relevance-oriented criticism of Ariel's Accessibility theory of referring expressions", in Butler, C., Conolly, J., Gatward, R. & Vismans, R. (eds.) □ *Discourse and pragmatics in Functional Grammar*, Amsterdam, Mouton de Gruyter.

Reboul, A. & Moeschler, J. (à paraître) □ "Faut-il continuer à faire de l'analyse de discours?", in *Hermès □ Revue de Linguistique*.

Reboul, A. & Moeschler, J. (en préparation) □ *Contre l'analyse de discours*.

Rutter, M. & Schopler, E. (1978) □ *L'autisme □ une réévaluation des concepts et du traitement*, Paris, PUF.

Sperber, D. & Wilson, D. (1986): "Façons de parler", in *Cahiers de Linguistique Française* 7, 9-26.

in de Mulder, W., Tasmowski-De Ryck, L. & Vetters, C. (eds) (1997) : *Relations anaphoriques et incohérence*, Amsterdam, Rodopi, 297-314.
Sperber, D. & Wilson, D. (1986) □ *Relevance: communication and cognition*, Oxford, Basil Blackwell □ version française □ (1989): *La pertinence □ communication et cognition*, Paris, Minuit.